

PIERRE MAURER

SCIENCE OU IDÉOLOGIE ? L'IMPOSTURE DE LA SOCIOBIOLOGIE

« Mettre dans une même rubrique la ruche, dont la fonction de base est la reproduction, et la cité fondée sur la culture, pour ne les distinguer ensuite que par leur différent 'degré' de complexité, ce n'est pas seulement crétin, c'est idéologiquement insidieux. »

(Bookchin 1983 : 21)

Dès 1975, date de la parution du livre fondateur de la sociobiologie (Wilson 1975a), une virulente polémique éclate au sujet de cette « nouvelle science » et de ses implications. Alors que pour certains, il s'agirait d'une véritable « révolution scientifique », pour d'autres, elle ne serait que « propagande inavouée »¹ qui, sous le couvert de scientificité et de déterminismes biologiques, véhiculerait une vision conservatrice, voire fasciste de l'homme et de la société.

Des groupes d'intellectuels se constituent dans le seul but de faire contre-poids à l'emprise croissante de ces « nouveaux moralistes » et pour dénoncer l'inconsistance de leurs thèses. C'est le cas, par exemple, du groupe de réflexion *Science for the People* qui se définit comme étant « engagé dans une lutte constante (*recurrent dispute*) concernant les dimensions sociales et politiques de l'activité scientifique ». Leur point de départ est que « la sociobiologie — comme toutes les autres sciences — existe dans un contexte social ; la pure 'objectivité' est un mythe tant pour les sociobiologistes que pour la science en général » (Alper *et al* 1978 : 334).

Pour bien mesurer l'ampleur des implications et l'envergure des enjeux en présence, il convient tout d'abord de considérer les pré-supposés théoriques — les 'prénotions' aurait dit Durkheim — et le véritable programme qui en découle.

Le moins que l'on puisse dire est qu'il est ambitieux, puisqu'il s'agit non seulement de réunir deux disciplines — la sociologie et la

¹ Nous empruntons cette expression à Jean-Marie Piemme, dans son livre *La propagande inavouée* (Paris, UGE, 10/18, 1975), qui l'utilise dans un sens différent puisqu'il l'applique à l'étude des médias. Nous l'employons néanmoins ici, car elle résume bien l'opinion des opposants à la sociobiologie.

biologie — jusqu'ici séparées tant par leurs préoccupations, leurs méthodes et leurs schèmes explicatifs, mais encore de *reformuler l'ensemble des sciences selon les lois et les canons de la biologie*². Ainsi, la sociobiologie selon Wilson concerne *tous les aspects du comportement social de toutes les espèces*, l'homme n'étant, même si on lui reconnaît un comportement social plus riche et plus complexe, qu'une espèce parmi d'autres. Des phénomènes aussi dissemblables que la guerre, les déviations sexuelles, la religion, la xénophobie, l'organisation de la société ou l'origine de l'intelligence (voir Lumsden et Wilson 1984) s'éclairent tout à coup de manière univoque et définitive par cette « science miracle » comme on a pu fort justement la qualifier (voir Clarke 1979).

En fait, plus que d'une véritable synthèse qui viserait à combler le fossé grandissant entre sciences naturelles et sciences sociales, il s'agit bien plus, comme l'a très bien vu Paul Ladrière (voir 1980 : 82), d'une impitoyable « mise sous tutelle ». Robert Trivers, l'un des plus fidèles épigones de Wilson l'annonce d'ailleurs sans fard quand il affirme : « Tôt ou tard, les sciences politiques, le droit, l'économie, la psychologie, la psychiatrie et l'anthropologie seront, sans exception, des branches de la sociobiologie » (cité *in* Thuillier 1981 : 11). Non contents de subordonner l'éthique et la politique aux sciences de la vie³, les sociobiologistes entendent guider les sociétés de l'avenir — animales et humaines — en *sélectionnant les gènes* et en orientant *l'évolution* dans le sens qu'ils jugeront bénéfique pour les espèces. C'est en effet de manière très claire que Wilson annonce par exemple : « Nous pouvons espérer prendre des décisions plus judicieuses quant aux éléments de la nature humaine qu'il faut favoriser, ceux qu'il faut réprimer, ceux dont il faut être fiers et ceux qu'il faut manier avec précaution » (Wilson 1979 : 152). Ce sera alors, pour reprendre une expression de Thuillier, la « biocratie », le règne des « technocrates du gène » (Thuillier 1981 : 20).

Avant de mettre notre destin entre les mains de ces spécialistes des fourmis et des termitières, il convient, pour le moins, de s'interroger sur la validité de leur démarche et sur son caractère prétendument scientifique. Peut-on appliquer la théorie de l'évolution à tous les aspects de l'existence humaine ? Qu'est-ce qui justifie la foi des wilsoniens dans leur nouvelle science conquérante ? Au nom de quoi la sociobiologie serait-elle la base unique et exclusive de tout discours sur le politique ?

Voilà quelques interrogations qui méritent d'être soulevées.

² Sur cette prétention totalitaire de la sociobiologie, voir le chapitre « *Sociobiology: the Total Synthesis* » in Lewontin (1984).

³ « La sociobiologie sera bientôt en mesure d'étudier l'origine et la signification des valeurs humaines d'où découlent toutes les règles morales et la plupart des pratiques politiques (...) Le moment est venu de soustraire l'éthique des mains des philosophes pour la remettre entre celles des biologistes » (Wilson 1979 : 32).

Au commencement était le gène

Le postulat de base et sur lequel repose tout l'édifice de la sociobiologie, même si cela n'est jamais explicité de la sorte, est que *tous les comportements sociaux* — humains ou non, encore une fois, cette distinction n'a pas de sens pour Wilson — *ont une base génétique et ont été sélectionnés par l'évolution en raison de leur utilité pour l'ensemble des espèces*. La théorie de l'évolution est réactualisée pour démontrer que l'humanité tout entière évolue selon le vieux principe darwinien de la sélection naturelle⁴ : la tendance fondamentale du vivant serait l'adaptation, la recherche de la reproduction, la maximisation des potentialités génétiques individuelles, bref *la lutte des individus pour la survie*. Thuillier, dans son essai critique, dénonce la dimension idéologique latente et inavouée de toute l'entreprise en ces termes : « Le folklore des petits gènes malins constitue une subtile et efficace intoxication idéologique. L'homme n'est qu'une 'machine à survie' utilisée par les gènes. C'est là un message qui n'engendre certainement pas un grand enthousiasme éthique et politique » (Thuillier 1981 : 175). Il est vrai que pour Wilson, l'individu n'a de réalité et de sens que biologiques en ce qu'il est le « véhicule » du patrimoine de l'espèce : « Au sens darwinien, l'organisme ne vit pas pour lui-même. Sa fonction première n'est même pas de reproduire d'autres organismes, il reproduit des gènes et leur sert de support temporaire (*temporary carrier*) » (Wilson 1975a : 3).

C'est à partir de telles considérations aprioristes de l'innéisme et de l'héréditarisme supposés de tous nos comportements que Wilson échafaude toute sa réflexion et fonde son dogmatisme de la « nature humaine ». Cette option déterministe, d'ailleurs largement contestée par la plupart des généticiens comme le collègue de Wilson à Harvard, Richard Lewontin, n'est pas sans de lourdes conséquences, tant au niveau de la méthodologie qu'à celui des implications philosophiques et politiques.

Ce sont ces différents aspects que nous nous proposons d'évoquer, tout en gardant à l'esprit que *la sociobiologie se présente comme un tout, comme une théorie générale totale* non seulement du monde vivant, mais aussi de son devenir. Wilson entrevoit en effet très sérieusement le moment où les sociobiologistes auront acquis une telle « connaissance statistique » (sic) de la nature humaine, qu'ils seront

⁴ « Les traits les plus spécifiques du comportement humain ont évolué par sélection naturelle et sont actuellement soumis dans toute l'espèce à l'action de groupes de gènes particuliers. » Plus loin, Wilson reprend la même idée : « La plupart, sinon toutes les caractéristiques importantes des sociétés modernes peuvent être considérées comme des modifications hypertrophiées des institutions biologiquement valables des groupes de chasseurs-cueilleurs et des premières tribus » (Wilson 1979 : 82 et 146).

en mesure de « prédire le comportement des sociétés humaines » (Wilson 1979 : 128).

Implications méthodologiques d'abord, puisque cette fascination de l'animalité de l'homme conduit les sociobiologistes à utiliser *la comparaison* comme mode de connaissance privilégié. Cette démarche, par ailleurs très féconde dans des disciplines comme l'histoire et la sociologie où elle est sans aucun doute promise à un bel avenir, n'est pas sans poser de sérieux problèmes épistémologiques telle qu'elle est pratiquée par les sociobiologistes. En effet, on peut se demander si ce type de comparaison entre espèces humaines et non humaines est vraiment fondé et légitime. Peut-on présupposer que la vie « sociale » des insectes ne présente que des différences de degré par rapport à la vie sociale humaine ? Cette manière de procéder ne débouche-t-elle pas nécessairement sur un réductionnisme grossier ? Pourquoi privilégier à ce point les ressemblances plutôt que les différences ? Peut-on négliger les aspects culturels sans sombrer dans une vision caricaturale du social ?

On se rend bien vite compte que cette approche comparatiste permet d'imposer — volontairement ou non — une image non seulement simpliste, mais encore *fausse* de la réalité sociale et des contradictions qui la taraudent. Ce type de zoo-anthropomorphisme, même s'il prend souvent des aspects très subtils, contribue, en définitive, à légitimer insidieusement les structures existantes, les conformismes sociaux et politiques et les pouvoirs en place. En extrapolant à partir de certaines observations de l'éthologie, en insistant sur les situations conflictuelles qui tendent à établir des hiérarchies ou, par exemple, sur l'habitude propre au monde animal de marquer, puis de défendre son territoire, les sociobiologistes déforment la réalité jusqu'à y voir l'amorce d'un « instinct naturel de propriété ». Or, c'est une évidence sociologique et historique que les hiérarchies qui s'instaurent dans les sociétés humaines, le goût du pouvoir qui s'y manifeste ou les modes de gouvernement qui les régissent n'ont strictement rien à voir avec une quelconque donnée « naturelle ». On voit en effet assez mal la biologie « expliquer » la révolution culturelle en Chine ou le taux élevé d'absentéisme lors des votations en Suisse. Comment le type de similitudes, d'homologies, d'assimilations, de réductions ou de syncrétismes mis en avant par les sociobiologistes nous aiderait-il à comprendre quoi que ce soit dans le fonctionnement des hiérarchies sociales, de la division du travail ou des luttes de classes ? Ce sont bien des processus sociaux qui sont à l'œuvre, et non la pérennité de quelque instinct hérité de l'animalité. Comme le dit fort justement Abel Jeannière : « La hiérarchie politique n'est pas une sorte de décalque humain de celle qui règne au poulailler ou dans la harde » (1979 : 1117). Il est un autre aspect qu'il faut relever ici, c'est *le langage anthropomorphique et économiciste* qu'utilisent ces adeptes de la biologisation absolue. Il s'agit d'un aspect qui mériterait de plus amples développements. Faute de place, relevons quand même quel-

ques exemples, des plus anodins en apparence comme les « reines » et les « esclaves » chez les fourmis, aux formulations plus audacieuses qu'on trouve chez un Barash qui n'hésite pas à parler de « viol homosexuel » chez des vers parasites et même du « viol » de certaines fleurs (Barash 1979). On retrouve aussi, comme par hasard, le langage utilitariste de la théorie économique classique, puisque tout ce petit monde est en « compétition », à la recherche de « l'optimisation des gains », effectue des « investissements », etc. : la nature se réduit ainsi à des rapports d'échanges entre propriétaires. C'est le règne, pour reprendre une expression de Sahlins, du « capitalisme génétique » (1980).

La foi en un déterminisme génétique rigoureux porte en elle aussi, disions-nous, des conséquences qu'on pourrait appeler philosophiques. En effet, si nous sommes comparables à des termites, à des abeilles ou à des fourmis, cela signifie en réalité que notre organisation sociale, nos structures familiales, nos types d'organisation religieuse, économique ou syndicale sont *des faits de nature*. Dans ces conditions de surdétermination biologique, on peut difficilement concevoir que les hommes soient des « acteurs historiques » — pour parler comme Touraine — capables d'élaborer des théories sociales, des projets politiques ou des utopies. Si nous étions sous l'emprise de nos gènes, « aveuglés programmés » selon une expression de Dawkins (1978), alors la marge de manœuvre serait très étroite et nous serions plus proches de la nécessité que du hasard : l'homme n'aurait ni choix, ni liberté, ni libre arbitre.

Cette vision naïve et strictement comportementale dérive de la vision purement matérialiste de l'esprit que l'entomologiste de Harvard considère comme un simple « épiphénomène de la mécanique neuronale du cerveau » (Wilson 1979 : 195). Les motivations de nos actions étant purement biologiques, essentiellement la reproduction et la recherche de l'avantage génétique, l'« esprit » n'est que le pâle reflet superstructurel de la réalité biologique objective qui se manifeste par des réactions chimiques et des phénomènes électriques quantifiables, puisque, comme l'affirme Wilson, « l'intelligence n'a pas été bâtie pour se comprendre elle-même, mais simplement pour assurer la survie des gènes humains » (Wilson 1979 : 29). Il s'ensuit une vision très étroite de l'individu et de la société vue comme « le produit statistique de réponses comportementales individuelles d'un grand nombre d'êtres humains qui se débrouillent le mieux qu'ils peuvent pour survivre ensemble » (Wilson 1979 : 29). Ainsi donc, les sociétés humaines n'auraient pas de dynamique propre, elles devraient être vues strictement comme des *populations* au sens biologique, c'est-à-dire essentiellement comme des agrégats d'individus en interrelations en vue de la reproduction de l'espèce. Puisque les phénomènes sociaux ne seraient que le « résultat statistique » de l'ensemble des comportements individuels, toute action collective, tout mouvement social doit être interprété comme la somme mécanique d'ac-

tions individuelles. La « nature humaine » devient ainsi un objet de recherche purement empirique, d'où la volonté affirmée par Wilson de recourir aux modèles mathématiques et à la quantification : « Seule la connaissance empirique chèrement acquise de notre nature biologique nous permettra de faire les choix optimaux parmi les divers critères de progrès en compétition » (1979 : 34). On aura reconnu le parallélisme évident avec les présupposés de l'individualisme méthodologique.

Marshall Sahlins, dans un essai critique inégalé à ce jour, montre les insuffisances de ce type de behaviorisme désuet en prenant l'exemple de la guerre (voir 1980 : 32-37). Peut-on sérieusement expliquer un phénomène aussi complexe en termes de défense du territoire ou d'agressivités individuelles superposées ? Et plus généralement, peut-on rendre compte de phénomènes de société en les analysant comme le résultat de motivations individuelles ? Car avec une telle approche, les guerres deviennent normales, inévitables, « naturelles », bénéfiques même, puisqu'elles sont des sortes de régulateurs du « cycle biologique ». Sahlins montre, au contraire, que « l'agression n'est pas régulatrice des conflits sociaux, ce sont les conflits sociaux qui sont régulateurs de l'agression » (1980 : 35).

Mais il ne faudrait pas voir dans cette apologie de l'individualisme une quelconque dimension libertaire de la nature humaine. Bien au contraire, puisque, encore une fois, l'individu est « programmé » pour affirmer ses tendances « naturelles » fondamentales et son égoïsme invétéré.

Voyons donc quels sont ces « traits » spécifiques, fruits de la sélection naturelle et de l'évolution, réputés « universels », qui caractériseraient, selon Wilson, la « nature humaine » : agressivité, égoïsme⁵, crédulité (*endoctrinability*), famille nucléaire⁶, xénophobie, domination des mâles, esprit d'entreprise, goût de la compétition, etc... On se rend bien vite compte que la soit-disant « nature humaine » qui se dégage de ce tableau ressemble à s'y méprendre à *l'américain way of life*. Comme le confirme Alper, « il est évident que les traits retenus caractérisent notre propre société et qu'une théorie 'objective' qui voudrait se baser sur des modèles comportementaux (*behavioral patterns*) de ce type devrait aller au-delà de la justification de la société dont ils sont issus » (Alper 1978 : 199). Comme le relèvent les *radical scientists* avec raison, Wilson fait preuve d'un

⁵ « Les êtres humains sont suffisamment égoïstes et calculateurs pour être capables d'une harmonie et d'une homéostasie sociales qui ne cesseront de croître... *Le véritable égoïsme, ..., est la clé d'un contrat social presque parfait* » (souligné par nous) (Wilson 1979 : 229-230).

⁶ Wilson affirme par exemple : « La structure fondatrice de quasiment toutes les sociétés humaines est la famille nucléaire. La population d'une ville industrielle américaine comme une bande de chasseurs-cueilleurs dans le désert australien sont organisées autour de cette unité. » (Wilson 1975 : 553).

ethnocentrisme, ou plus précisément d'un *américanocentrisme* qui « trahit ses préjugés de classe », ou, tout au moins, jette la suspicion sur son entreprise (Sociobiology Study Group 1977).

Nicholas Wade (1978 : 330) pose aux adversaires de la sociobiologie une question pertinente, à savoir pourquoi craindre tant l'utilisation des résultats issus de l'« étude de la base génétique du comportement » tout en niant l'existence même d'une telle base ? Richard Lewontin répond à cet argument en disant que le fait, par exemple, de simplement effectuer des recherches pour mesurer les différences raciales de QI constitue en soi déjà un acte éminemment politique, quel qu'en puisse être le résultat (Lewontin 1984).

Nous pénétrons ici l'aspect le plus controversé, celui des implications politiques et des utilisations idéologiques possibles de la sociobiologie. Les opposants n'ont pas mâché leurs mots. Ainsi le biologiste français Pierre-Paul Grassé affirme-t-il dans son livre *L'Homme en accusation* : « La similitude entre les sociobiologies nazies et américaines est si grande que l'on aimerait savoir comment E.O. Wilson se démarque de l'idéologie hitlérienne » (1980 : 309). Le groupe *Science for the People* ne ménage pas non plus ses critiques, en considérant la sociobiologie comme une dernière tentative — certes sur un mode plus sophistiqué — de renouer avec les vieilles idées ultraréactionnaires qui ont conduit à toutes les atrocités que l'on sait : « Les idées déterministes ont créé une excellente base pour la promulgation des lois sur la stérilisation et des lois restrictives qu'on a connu aux Etats-Unis entre 1910 et 1930, ainsi que pour les politiques eugéniques qui ont conduit à la construction des chambres à gaz dans l'Allemagne nazie » (Sociobiology Study Group 1975). La sociobiologie ne serait ainsi que le prolongement de cette funeste tradition.

Il est pourtant exagéré de qualifier Wilson lui-même de « fasciste ». Mais il n'en demeure pas moins que l'idée centrale de la sociobiologie selon laquelle '*c'est toujours les plus aptes qui par la lutte survivent*' peut conduire aux pires excès d'interprétation. Que l'on songe par exemple à des théoriciens du racisme comme Jensen ou Eysenck à qui la sociobiologie semble apporter des arguments⁷ (voir Eysenck 1977). Et ce n'est sûrement pas un hasard si en France, c'est la « nouvelle droite » qui a salué avec le plus d'enthousiasme la parution du livre de Wilson (de Benoist 1979 : 174). En plus de ces récupérations douteuses, de ces programmes ouvertement fascistes auxquels la sociobiologie semble fournir des armes, il faut relever l'effet de dépolitisation massif que pourrait exercer la sociobiologie dans le sens où, en plus de jeter le discrédit sur tous ceux qui attachent

⁷ Le type de raisonnement est en effet tout à fait comparable, que Wilson le veuille ou non. Eysenck affirme par exemple : « Le comportement criminel est dans une large mesure déterminé par des causes génétiques » (Eysenck 1977 : 15).

de l'importance aux « facteurs sociaux », elle conduit à relativiser les luttes sociales, à adopter une attitude non-revendicative et à accepter le statu quo.

Quand la « Science » est au service de l'idéologie

Après avoir fait quelques considérations générales sur les difficultés que soulève l'approche sociobiologique et montré les bases sur lesquelles reposent son dogmatisme et son totalitarisme, voyons les implications de cette vision du monde de manière plus concrète, en prenant quelques exemples parmi les plus controversés de la « nouvelle synthèse » : l'approche sociobiologique de la sexualité et des rôles sexuels, le problème du racisme et l'interprétation de l'homosexualité.

La dimension sexiste ou « machiste » de la théorie sociobiologique n'est pas passée inaperçue pour tout le monde, puisqu'elle a été le point de focalisation de la plupart des réactions hostiles, en particulier de la part du mouvement féministe américain (voir Chasin 1977 ; Reed 1978 ; Hoagland 1980 ; Smith 1981 ; Hroy 1981, etc.). Il est vrai que certaines des déclarations de Wilson ne vont pas dans le sens de ce qu'on pourrait appeler la « libération » des femmes. On pourrait en citer de nombreux exemples⁸. Prenons celle qu'on trouve dans le *New York Times Magazine* du 12 octobre 1975 où il déclarait notamment : « Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les hommes chassent, les femmes restent à la maison. Ce trait persiste dans la plupart des sociétés agricoles et industrielles et, à partir de cette seule base, on peut conclure qu'il a une origine génétique. A mon avis, cette détermination génétique est assez puissante pour produire une importante division du travail même dans la plus libre et la plus égalitaire des sociétés à venir (...). Même avec la même formation et un égal accès à toutes les professions, les hommes continueront à jouer un rôle disproportionné dans la vie politique, économique et scientifique » (Wilson 1975b ; italiques ajoutés). A nouveau, les choses sont telles qu'elles doivent nécessairement rester : l'homme à la chasse et la femme à la cuisine.

Malheureusement, plus qu'un slogan ou un jeu de mots, cela semble bien traduire la conception profonde des sociobiologistes en matière de sexualité. En effet, le mâle, toujours pour d'obscures raisons génétiques, manifeste une irrésistible vocation à avoir plusieurs « femelles », puisqu'il recherche à son corps défendant la maximisa-

⁸ « En général, les filles sont prédisposées à être plus sociales et moins hardies sur le plan physique » ... « L'existence partout dans le monde de la division du travail entre les sexes n'est pas due en totalité à l'évolution culturelle » (Wilson 1979 : 191-192 et 196).

tion de ses potentialités reproductrices. Comme l'explicite Dawkins, « il est possible que les mâles humains aient une tendance générale à la promiscuité et les femelles à la monogamie, comme on pouvait le prédire pour des raisons évolutives ». Un peu plus loin : « La plus grande qualité d'un mâle, aux yeux d'une femelle, est donc tout simplement la séduction sexuelle. Une femelle qui s'accouple avec le mâle superséduisant a la chance d'avoir des fils séduisants qui lui feront de nombreux petits enfants » (sic) (Dawkins 1978 : 177). Voilà qui expliquerait le penchant masculin pour les aventures extraconjugales, alors que la femelle qui trouve la réalisation de sa « stratégie » dans la maternité, viserait à sélectionner le meilleur reproducteur possible pour assurer une descendance génétique optimale. D'où l'attitude « naturellement » plus égoïste du mâle humain qu'on constaterait dans toutes les sociétés et l'attitude plus altruiste ou « sacrificielle » de la femelle plus attachée à l'institution du mariage.

Dans sa vision étroitement instrumentale et utilitaire de la sexualité humaine, Wilson valorise donc la famille nucléaire, car c'est à travers elle que l'espèce se reproduit, le couple monogamique étant le creuset de la reproduction des gènes, l'instrument de cette reproduction. On voit que les sociobiologistes, en diffusant auprès du grand public, l'idée du sexisme de la nature, justifient par avance toutes les injustices et discriminations dont les femmes sont l'objet dans la plupart des sociétés. Certes, Wilson parle de '*dominance*' et non de '*domination*', mais on ne voit guère ce que de telles précautions oratoires ou de nuances langagières changent à la situation : si la relation entre hommes et femmes a une origine génétique et biologique, c'est que les choses sont bien telles qu'elles sont et qu'elles ne peuvent que demeurer ainsi.

Qu'en est-il de l'accusation grave portée contre la sociobiologie disant qu'elle serait une théorie raciste ? Wilson s'est à plusieurs reprises très vigoureusement défendu contre ce qu'il appelle de pures allégations (voir Fischler 1980 ou Wilson 1979 : 89-91). Pourtant Pierre-Paul Grassé n'hésite pas à affirmer que : « L'essence raciste de la théorie de Wilson apparaît avec autant d'évidence que le nez au milieu du visage. » (1980 : 247). Cependant, les choses ne semblent pas devoir être aussi claires que Grassé le prétend. En effet, le père de la sociobiologie ne parle jamais de *race*. Encore une fois, ce qui compte pour lui, ce sont les *gènes*, les différences génétiques et non les différences raciales. Mais on se rend bien vite compte qu'il ne s'agit là, à nouveau, que d'un artefact, puisque les deux peuvent bien se recouper, et c'est bien dans ce sens que vont les recherches récentes de la sociobiologie. Si l'on considère que les gènes qui ont résisté dans une formation sociale quelconque par la sélection naturelle sont « plus adaptés » ou « meilleurs », on peut difficilement éviter de voir une « supériorité génétique » d'un groupe, d'une race ou même d'une classe sur une autre. Que Wilson le veuille ou non, sa vision « darwinienne » de l'histoire peut facilement servir à légitimer les racis-

mes. Quoi qu'il en soit, le danger de tels a priori ambigus sur un thème aussi délicat comporte de graves dangers, surtout s'ils sont habilement distillés pour le grand public par les mass médias. D'ailleurs, si l'honorable professeur de Harvard prend ses distances par rapport à la question explosive du racisme⁹, il n'hésite pas, par contre, à faire l'apologie de la xénophobie, constatant que dans tout groupe, animal ou humain, l'apparition d'individus venus de l'extérieur provoque « presque toujours une source de tension », une menace pour l'intégrité territoriale et une compétition pour son contrôle. On voit bien tous les dangers que comportent de tels raisonnements, et singulièrement s'ils sont investis de l'aura de la Science.

L'examen de l'approche sociobiologique de l'homosexualité est particulièrement intéressante, puisque c'est en elle que Wilson voit la preuve que sa science se situerait au-delà des discours politiques, puisqu'elle va plutôt dans le sens des idées progressistes, à savoir qu'il faut décriminaliser et dépenaliser les pratiques homosexuelles¹⁰.

La manière dont Wilson procède dans son raisonnement est tout à fait exemplaire de l'ensemble de sa démarche. Son a priori déterministe le conduit tout d'abord à donner comme acquis l'existence d'une prédisposition génétique à l'homosexualité, puisqu'il constate de telles déviations dans le comportement de certains canards par exemple. Mais comme cela n'a pas encore été établi formellement par la Science, il usera de précautions en disant par exemple, « en admettant que de tels gènes existent... » Mais bientôt, sa foi grandissant, il se montre plus hardi pour finalement oublier complètement les hypothèses de départ. Autrement dit, à partir de pures spéculations *qu'aucune donnée ne vient étayer*, on passe allégrement à des certitudes « scientifiques » noyées dans un flot de discours savants, et l'homosexualité finit par être considérée comme *un fait de nature*.

Dans ce type de démonstration, il devient très difficile, sinon impossible de faire la part des choses, de sérier ce qui relève de *l'idéologie* et ce qui relève de *la science*, notamment à cause de l'utilisation fréquente de la forme conditionnelle.

Comment ne pas penser que de tels tours de passe-passe sont délibérés ? Cette manière de procéder qu'on retrouve dans l'ensemble de l'œuvre de Wilson est-elle politiquement neutre, « objective » ? Les raisonnements de Wilson apparaissent bien plus comme l'émanation des a priori personnels et comme la philosophie d'un chercheur.

Max Weber, le grand sociologue allemand, a longtemps étudié le problème des rapports complexes entre *le Savant et le Politique* pour

⁹ Pour une excellente analyse de ce que les anthropologues et autres « scientifiques » ont pu dire de sottises sur l'infériorité de la race noire — et donc la supériorité de la race blanche —, voir le livre de Stephen Gould récemment traduit en français (1983).

¹⁰ Voir sur ce sujet le livre de Michael Ruse (1981).

arriver à la conclusion que si l'interférence entre ces deux pôles était inévitable, il fallait de ce fait soigneusement les distinguer pour parvenir à une « *neutralité axiologique* ». Wilson semble avoir bien du mal à distinguer ce que Weber appelait *l'éthique de la connaissance* de *l'éthique de la conviction*.

Conclusion

En procédant par analogies et spéculations, les sociobiologistes en viennent à conforter le statut quo en expliquant/justifiant par avance toutes les inégalités existantes, qu'elles soient raciales, sexuelles ou sociales, en les présentant comme naturelles, incontournables et même souhaitables. *Le discours sociobiologique est avant tout un discours idéologique, puisqu'il vise, en dernière analyse, à légitimer un certain ordre social, celui des sociétés industrielles capitalistes.* Cette conclusion découle du projet même de la sociobiologie et de son postulat de départ sur la sélection naturelle et l'évolution, puisque toute chose qui existe est, par définition, meilleure que celle qui n'existe pas ou qui pourrait exister, étant mieux « adaptée ». La sociobiologie se veut une synthèse, alors qu'elle n'est qu'une mise en condition des faits sociaux par une idéologie néo-darwinienne aprioriste et conservatrice. L'émergence comme le succès rencontrés outre-Atlantique par les théories sociobiologiques ne s'expliquent pas tant par une « percée » de la science que par des conclusions qui vont dans le sens des idées conservatrices actuellement dominantes dans la société américaine. Le reaganisme pouvait-il souhaiter une meilleure caution que celle de la « Science » ?

Le déterminisme de l'Histoire vaut bien celui de la Biologie.

*Institut d'anthropologie et de sociologie
Université de Lausanne*

RÉFÉRENCES

ALPER J.S. :

- 1978 *Ethical and social implications*, in *Sociobiology and human nature*, M.S. Gregory, A. Silbers, D. Dutch eds. San Francisco : Jossey-Bass., pp. 195-212.

ALPER J.S. et al. :

- 1978 *The implications of sociobiology*, in *The sociobiology debate. Readings on the Ethical and Scientific Issues Concerning Sociobiology*, Caplan A.L. editor. New York : Harper and Row, pp. 333-336.

BARASH D. :

- 1979 *Sociobiology: the whisperings within*. New York : Harper and Row.

BENOIST A. de :

- 1979 *Vu de droite. Anthologie des idées contemporaines*. Paris : Copernic.

BOOKCHIN M. :

- 1983 *Sociobiologie ou écologie sociale*. Lyon : Atelier de création libertaire.

DAWKINS R. :

- 1978 *Le gène égoïste*. Paris : Mengès (éd. originale 1976, Oxford : Oxford University Press).

CHASIN B. :

- 1977 *Sociobiology: a sexist synthesis*, « Science for the People », mai-juin : 27-31.

CLARKE R. :

- 1979 *La nouvelle droite découvre une science miracle : la sociobiologie*, « Le Matin », 27 juillet 1979.

EYSENCK H. :

- 1977 *L'inégalité de l'homme*. Paris : Copernic.

FISCHLER C. :

- 1980 *Edward Wilson: la sociobiologie n'est pas raciste*, « Le Monde Dimanche », 28 septembre 1980 : XV-XVII.

GOULD S.J. :

- 1983 *La Mal-mesure de l'homme*. Paris : Ramsay (éd. originale 1981, New York : Norton).

GRASSÉ P.-P. :

- 1980 *L'homme en accusation. De la biologie à la politique*. Paris : Albin Michel.

HOAGLAND S.L. :

- 1980 *Androcentric rhetoric in Sociobiology*, « Women's Studies International Quarterly » 32: 285-253.

HROY S.B. :

1981 *The woman that never evolved*. Cambridge : Harvard University Press.

JEANNIÈRE A. :

1979 *Culture et Société*, « Projet », n° 139, novembre.

LADRIÈRE P. :

1980 *L'explication sociobiologique de la morale*, « L'année sociologique » 30 : 77-107.

LEWONTIN R., S. ROSE, L.J. KAMIN :

1984 *Not in our Genes. Biology, Ideology and Human Nature*. New York : Pantheon Books.

LUMSDEN C. et E.O. WILSON :

1984 *Le feu de Prométhée. Réflexions sur l'origine de l'esprit*. Paris : Mazarine (éd. originale 1983, Cambridge : Harvard University Press).

REED E. :

1978 *Sexism and Science. Anthropology, Primatology and Sociobiology*. New York : Pathfinder Press.

RUSE M. :

1981 *Is Science Sexist?* Boston : Reidel.

SAHLINS M. :

1980 *Critique de la sociobiologie. Aspects anthropologiques*. Paris : Gallimard (éd. originale 1976, Ann Arbor : University of Michigan Press).

SMITH J. :

1981 *Sociobiology and Feminism, the very strange courtship of competing paradigms*, « Philosophical Forum » : 206-243.

SOCIOBIOLOGY STUDY GROUP :

1975 « New York Review of Books », New York, 13 novembre.

1977 *Biology as a Social Weapon*. Minneapolis : Burgess.

THUILLIER P. :

1981 *Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir? La sociobiologie en question*. Bruxelles : Complexe.

WADE N. :

1978 *Sociobiology: Troubled birth for new discipline*, in *The socio-biology debate*, Caplan A.L., 1978 : 325-332.

WILSON E.O. :

1975a *Sociobiology. The New Synthesis*. Cambridge : Harvard University Press.

1975b *Human decency is animal*, « New York Times Magazine », 12 oct.

1979 *L'Humaine Nature*. Paris : Stock (éd. originale 1978, Cambridge : Harvard University Press).